

Aline Mayrisch-de Saint-Hubert (III/III)

# L'art comme ouverture à l'autre

## Les connexions de la dame de Colpach avec le milieu artistique

par Patricia De Zwaef

Au fil des premières années du XX<sup>e</sup> siècle, Aline de Saint-Hubert réunit avec son époux Emile Mayrisch un ensemble significatif d'œuvres d'art post-impressionnistes composé d'une part des artistes néo-impressionnistes Théo Van Rysselberghe, Paul Signac et Henri-Edmond Cross et d'autre part des Nabis Edouard Vuillard, Pierre Bonnard, Maurice Denis et Ker-Xavier Roussel. Les plus grands sculpteurs français de l'époque, Aristide Maillol, Antoine Bourdelle et Charles Despiau, sont également représentés. Les connexions d'Aline Mayrisch, cheville ouvrière de la collection, à toute forme d'art, que ce soit la sculpture, la peinture ou le théâtre, trouvent leur terreau dans la création littéraire et l'ouverture à l'autre.

Voici cent ans, en 1917, les Mayrisch acquièrent le domaine de Colpach au rayonnement interculturel si particulier. Il y règne un esprit audacieux et innovant tant au niveau artistique, littéraire, économique et politique jusqu'à l'occupation du château en 1940. Emile Mayrisch, fondateur de l'ARBED en précurseur de l'Union européenne, et Aline de Saint-Hubert, en hôtesse érudite, fédèrent, à la manière des Décades de Pontigny, les plus belles rencontres sans frontière.

Trois ans de transformation du château sont nécessaires pour engager le domaine dans le monde moderne. De nouveaux aménagements sont réalisés dans le parc par Octave Van Rysselberghe, frère du peintre, notamment au niveau du potager dans lequel se trouve encore aujourd'hui la «Pomone», célèbre figure mythologique d'Aristide Maillol, l'ami des Nabis Bonnard et Vuillard.

### Les Salons d'avant-garde

Aline fait ses premières rencontres décisives dans les milieux artistiques d'avant-garde bruxellois et parisiens adroitement soutenus par les écrivains Emile Verhaeren et André Gide. Dès 1898, jeune mariée, elle rédige des articles dans la revue bruxelloise «L'Art Moderne» et sera ensuite une

collaboratrice régulière de la «Nouvelle Revue Française».

Depuis les années 1880, Bruxelles joue un rôle important dans le domaine de la promotion des arts grâce au groupe d'avant-garde Les Vingts, dont Théo Van Rysselberghe est un des membres fondateurs, et aux salons de «La Libre Esthétique» dont la revue «L'Art Moderne» se fait le porte-parole. Ces salons annuels privilégient les tendances les plus novatrices de l'art européen. Entre 1904 et 1914, Emile Mayrisch est membre protecteur de «La Libre Esthétique» et non Aline. Pourtant c'est elle qui, grâce à Maria Van Rysselberghe, l'épouse du peintre, entretient des relations avec Octave Maus, la tête pensante de la revue et des salons.

La rétrospective des peintres impressionnistes organisée au salon de «La Libre Esthétique» de 1904 regroupe les plus belles toiles de collectionneurs et galeristes parisiens dont celles des post-impressionnistes Cross, Signac, Bonnard, Roussel, Vuillard et Denis que l'on retrouve comme figures clefs de l'art de cette époque dans la collection des Mayrisch. Ces derniers achètent dans ces salons, notamment leur premier tableau de Denis en 1903, mais prêtent également une toile de Roussel au salon de 1908 et une autre de Cross à celui de 1911.

Cette avant-garde, typique de la fin de siècle, allie au développement intellectuel novateur un rayonnement singulier en terme artistique qui plaît à Aline. Elle a cet appétit pour la réflexion qui va la mener vers les grands esprits témoins de leur temps. On y retrouve une communauté féconde d'artistes tous arts confondus à Bruxelles et à Paris. Cette concentration de talents est alimentée par la multitude des échanges lors des expositions et des salons.

Elle visite ce nouveau genre de salons nés en réaction à l'académisme régnant, comme le «Salon des Artistes Indépendants» fondé à Paris en 1884 par un groupe d'artistes – dont Seurat et Signac – qui souhaitent présenter leurs œuvres en toute indépendance sans jury d'admission. Le «Salon d'Automne», quant à lui, est créé en 1903 par les amis Bonnard, Vallotton, Vuillard et Matisse. Le «Salon des Tuileries», fondé plus tard en 1923, montre Bourdelle, Despiau et Maillol. Tous des artistes présents dans la collection Mayrisch.

### Les arts décoratifs

Les arts décoratifs sont très en vogue. Au tournant du siècle, le néo-impressionnisme venu de Paris se propage en Allemagne. L'architecte belge Henri Van de Velde, qui avait déjà

travaillé avec Octave Van Rysselberghe, l'architecte de la première villa des Mayrisch à Dudelange, décore les intérieurs d'un petit cercle d'amateurs avec des œuvres de Paul Signac, Henri-Edmond Cross et Théo Van Rysselberghe. Parmi ses clients, le Comte allemand Harry Kessler, grand mécène de Maillol, contribue, tout comme Aline, à la mise en relation de l'avant-garde française et allemande. Elle y retrouvera Henri Van de Velde, André Gide et Maria Van Rysselberghe en 1903 chez le Comte à Weimar autour de la première grande exposition post-impressionniste française organisée en Allemagne.

Dans la plus pure tradition décorative, Edouard Vuillard réalise en 1895 cinq panneaux pour l'appartement parisien de Thadée Natanson, fondateur de «La Revue Blanche» dans laquelle collaborent le peintre suisse Félix Vallotton et André Gide. Un de ces panneaux, l'«Album», est acheté par Théo Van Rysselberghe lors de la dispersion de la collection Natanson à la vente publique chez Drouot en 1908. Au décès de Van Rysselberghe en 1926, l'«Album» est racheté par Emile Mayrisch. Il sera vendu par sa fille Andrée au marchand Wildenstein en 1969. Le Metropolitan Museum de New York l'abrite depuis 2000.

### Les premières galeries

La fin du XIX<sup>e</sup> siècle connaît aussi la naissance du commerce de l'art avec les premiers grands marchands et galeristes à Paris comme Paul Durand-Ruel, Bernheim-Jeune et Eugène Druet qui exposent de l'art moderne. Les premiers collectionneurs reconnus tels le Comte Kessler et le couple suisse Hahnloser partagent le même intérêt que les Mayrisch pour les post-impressionnistes.

Félix Vallotton qui conseillait les Hahnloser dans leurs achats, se retrouve représenté dans deux tableaux d'Edouard Vuillard de la collection Mayrisch. Le célèbre «Misia et Vallotton à Villeneuve» de 1899, exposé au salon de «La Libre Esthétique» de 1901, est aujourd'hui dans la collection de feu William Kelly Simpson. Alors que la toile Félix Vallotton, peinte en 1900 dans son atelier à Paris, a trouvé son écrin au Musée d'Orsay.

Tout comme Gide et Kessler, les Mayrisch sont clients chez Druet et Bernheim-Jeune; ils achèteront notamment deux tableaux importants de Paul Signac et trois d'Henri Matisse qui ne figurent plus dans la collection aujourd'hui. C'est probablement chez Druet que les Mayrisch voient, durant la Première Guerre mondiale, la «Pomone» d'Aristide Maillol que les Hahnloser s'approprient à acquérir. D'après Ursel Berger, la «Pomone» des Mayrisch est vraisemblablement le troisième exemplaire sur les quatre au total fondus chez Florentin Godard, après celle commandée par le collectionneur russe Ivan Morosov en 1910 et celle des Hahnloser à Winterthur en 1916.

### Le théâtre d'avant-garde

Le théâtre d'avant-garde exploite aussi des voies nouvelles, notamment celle d'associer les peintres Nabis au travail de mise en scène. Vuillard a une activité importante de décorateur et de scénographe au Théâtre de l'Oeuvre où les pièces d'André Gide et Emile Verhaeren sont mises en scène. Pour la réouverture après-guerre en 1920, Kees Van Dongen dessine la couverture du programme du théâtre. La collection Mayrisch possède à cette époque un tableau de cet artiste qu'Aline échan-

gera en 1936 contre une œuvre de James Ensor.

Les Mayrisch soutiennent financièrement le Théâtre du Vieux Colombier que Jacques Copeau inaugure en 1913 à Paris. Ce petit monde de collectionneurs aime à se retrouver autour d'une tasse de thé pour discuter littérature, fréquenter la dernière exposition de Matisse chez Bernheim-Jeune pour ensuite se rendre à la représentation théâtrale qui a retenu leur attention. Il n'est d'ailleurs pas rare qu'Aline revienne de ses petits séjours parisiens avec l'une ou l'autre œuvre de Roussel ou de Bonnard.

### Une page se tourne...

Aline fréquente également le Théâtre des Champs Élysées conçu par les architectes Perret, auteurs du domaine funéraire de Colpach. Denis, Vuillard et Bourdelle y réalisent les décors peints et sculptés. Le bronze monu-

mental «La Mort du Dernier Centaure» du parc de Colpach s'inspire de la fresque que Bourdelle exécute pour le décor de l'atrium du théâtre. Décidément, Aline est au plus près de l'idée de modernité, même si une page plus sombre se tourne désormais sur le domaine. En effet, son mari Emile décède accidentellement le 5 mars 1928. Charles Despiau travaille ensuite de longues années à la sculpture «Le Réalisateur» qui ne sera livrée pour le domaine funéraire qu'en 1937. La santé d'Aline est déclinante et le climat ambiant se dégrade: l'entre-deux-guerres réveille les tendances nationalistes, creuset d'attaques contre les collections orientées vers l'art français. Certaines œuvres en exil ne reviendront jamais à Colpach.

Cette première tribune nous laisse entrevoir la richesse d'un patrimoine national unique confirmée par la localisation actuelle de certains tableaux dans de prestigieuses institutions mu-

sciales. La destinée d'autres œuvres importantes doit encore être retracée. Oui, il y eut bien au pays, dans un petit village éloigné de la capitale et sous l'impulsion d'une femme hors du commun, une vraie collection d'art moderne offrant un cadre novateur et créatif aux échanges entre prestigieux visiteurs qui ont tenté d'inverser le cours malheureux de l'histoire. ■

## Appel

Toute personne désireuse de partager des documents, photographies ou témoignages en relation avec les œuvres d'art ayant appartenu aux Mayrisch peuvent contacter par email: [patricia.dezwaef@tempera.lu](mailto:patricia.dezwaef@tempera.lu)



L'«Album» d'Edouard Vuillard, 1895, huile sur toile, 67,9 x 204,5 cm, Metropolitan Museum de New York.



Plâtre de la «Pomone» d'Aristide Maillol. Photographie prise par Eugène Druet au «Salon d'Automne» de 1910.